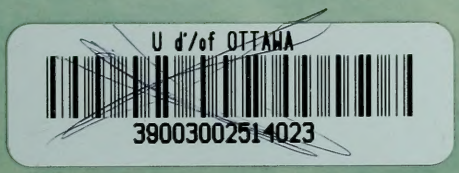
PQ
2199
.Z5J4
1922
Ex.2

Jean-Desthieux

PAUL BOURGET



F. JEAN-DESTHIEUX

Paul BOURGET

SON ŒUVRE

Portrait et Autographe

DOCUMENT POUR L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

PARIS
Éditions du Carnet-Critique
10, Rue Linné, 10
Téléphone : Gobelins 60.88

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Université d'Ottawa
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

APR 10 1900

CÉLÉBRITÉS D'AUJOURD'HUI

Collection Critique

(1re Série)

Henri Barbusse. . . . . .
(*Paru*, 3 fr. 50)

St-Georges de Bouhélier.
(*Paru*, 3 fr. 50)

Romain Rolland . . . . .
(*Paru*, 5 fr.)

Laurent Tailhade. . . . .
(*Paru*, 4 fr. 50)

Paul Fort . . . . . .
(*Paru*, 3 fr. 75)

Henry Bataille . . . . . .
(*Paru*, 3 fr. 75)

Mme la Ctesse de Noailles .
(*Paru*, 3 fr. 75)

Paul Bourget (Sept.) . . . .
(*Paru*, 3 fr. 75)

Maurice Maeterlinck (Sept.)

Maurice Barrès (Oct.) . .

Anatole France (Oct.) . . .

Charles Maurras (Oct.). .

Colette Willy (Nov.) . . . .

Bourdelle (Nov.) . . . . . .

Abel Hermant (Oct.) . . .

Le **Carnet-Critique** publie une collection critique, littéraire, philosophique, théâtrale, artistique et musicale.

Chaque étude paraît en élégante plaquette, dans le format du *Carnet-Critique*.

Chaque plaquette comprend :

1° Un portrait de l'auteur commenté;
2° Une biographie;
3° Une étude générale;
4° Une bibliographie complète, dates de publication, noms des éditeurs, prix des ouvrages, etc., le tout formant un véritable document mis à la portée du public à un prix extrêmement modique.

Première série :

15 MONOGRAPHIES (voir la liste ci-contre) par MM. Henri Hertz, Jean Bonnerot, Georges-Armand Masson, Roger Allard, Louis Richard-Mounet, Waldemar George, Paul Blanchart, André Marot, Fernand Kolney, Eugène Marsan, Roger Peltier.

Abonnements à la série complète :

Édition ordinaire	**France** . . .	**45 fr.**
	Étranger .	**50 fr.**
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée)	**France**. . .	**150 fr.**
	Étranger . .	**160 fr.**
sur papier Japon (numérotée)	**France** . . .	**200 fr.**
	Étranger . .	**220 fr.**

Prix de l'exemplaire séparé :

Édition ordinaire	**France** . . .	Variable
	Étranger. .	—
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée)	**France** . . .	**15 fr.**
	Étranger .	**16 fr.**
sur papier Japon (numérotée)	**France** . . .	**20 fr.**
	Étranger .	**21 fr.**

Le prix des abonnements est **garanti contre toute augmentation.**

Le prix des exemplaires séparés est **susceptible de majoration.**

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE Université d'Ottawa BIBLIOTHÈQUE LIBRARY

Français

Au Comte de Saint-Pol-Lias

PAUL BOURGET

SON ŒUVRE

Ouvrages de F. JEAN-DESTHIEUX

DANS LA MÊME COLLECTION :

L'Incroyable Einstein, un vol.
Frédéric Mistral, un vol.
Paul Bourget, un vol.
Taine (sous presse).

EN D'AUTRES LIBRAIRIES :

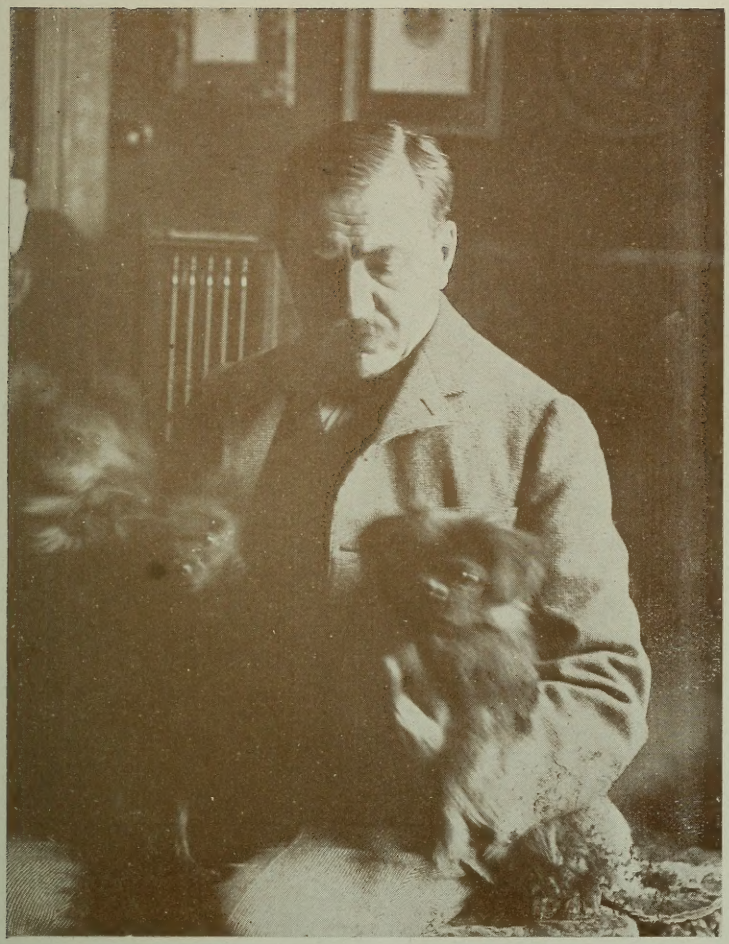
LITTÉRATURE :

Un Homme parmi les Femmes. *Roman*, un vol.
Éloge de la Danse. *Roman*, un vol.
Le Livre des Baisers. *Poèmes*, un vol.
La Guerre et l'Amour. *Poèmes*, épuisé.
Les Lauriers en poussière. *Poèmes*, épuisé.
La Croisade pour l'Art français, épuisé.
Le Roman du poète Lucien Rolmer, épuisé.
Les Animateurs de la Pierre (sous presse).

SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES :

I. - L'Évolution Régionaliste, un vol.
II. - Produire, un vol.
Les Crânes bourrés, un vol.
La Leçon de Pyrrhus ou la Paix n'est pas faite, un vol.
Le Carnaval des Peuples, une broch.
La Petite Entente, un vol.

Etc., etc., etc.



Paul Bourget

F. JEAN-DESTHIEUX

Paul BOURGET

SON ŒUVRE

Portrait et Autographe

DOCUMENT POUR L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

PARIS
Éditions du Carnet-Critique
10, Rue Linné, 10

1922

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2199
.Z5J4
1922
EX.2.

ABONNEZ-VOUS AU

CARNET - CRITIQUE

Littéraire, Artistique, Musical

Revue exclusivement critique — Spécimen : 0 fr. 75

10, Rue Linné — PARIS (V°)

ABONNEMENTS

FRANCE	1 an	18. »	ÉTRANGER	1 an	21. »
	6 mois	9.50		6 mois	11. »
	3 mois	5. »		3 mois	6. »

Compte de Chèques postaux n° **215-97 Paris**

Adresser tous mandats ou chèques au nom de **M. Gaston Ribière-Carcy**, *Dir. du Carnet-Critique* 10, *rue Linné, Paris*

Le Carnet-Critique publie

de longues chroniques sur tout ce qui touche à l'actualité littéraire, artistique et musicale. Il renseigne, par des articles documentés, le public sur les livres nouveaux dignes d'intérêt

et il offre à tous ses *Abonnés* l'agrément d'un

CONCOURS MENSUEL

intelligent qui leur permet de gagner

4.000 Francs

de livres dans l'année.

Pour plus amples renseignements, demandez un spécimen du CARNET-CRITIQUE (*0 fr. 75*) *avec la notice du* **CONCOURS**

FAITES MIEUX !

Prenez un abonnement d'essai de 3 mois - au prix exceptionnel de **3** *fr.* **50** *- au* CARNET-CRITIQUE, *et vous aurez immédiatement le droit de participer au* **Concours**.

A DÉTACHER SUIVANT LE POINTILLE

M

Veuillez trouver, ci-inclus, la somme de **trois francs cinquante** *pour un abonnement d'essai de* **3 mois** *au* Carnet-Critique *qui me donnera droit au* **Concours Mensuel** *de la revue.*

Nom et adresse de l'Abonné .....

Éditions du CARNET-CRITIQUE

10, Rue Linné, PARIS (5e)

Viennent de paraître :

L'Ame Étrangère

Essai sur l'Ame étrangère

Par Abel HERMANT

1 volume, édition ordinaire	2	50
— sur Japon	12	»
— sur Hollande	16	»

L'Incroyable Einstein

Ses Théories scientifiques et leurs conséquences
De Leibnitz à Bergson
Une Métaphysique nouvelle

Par F. JEAN-DESTHIEUX

1 volume, édition ordinaire	3	75
— sur Japon	15	»
— sur Hollande	20	»

I

DE BALZAC A M. PAUL BOURGET

Pour définir, à mon sens, la personnalité de M. Paul Bourget, quelques citations me paraissent devoir suffire :

« Le Christianisme a créé les peuples modernes, il les conservera. De là, sans doute, la nécessité du principe monarchique. Le Catholicisme et la Royauté sont deux principes jumeaux.

« J'écris à la lueur de deux vérités éternelles : la Religion, la Monarchie, deux nécessités que les événements contemporains proclament, et vers lesquelles tout écrivain de bon sens doit essayer de ramener notre pays (1).

« L'Election, étendue à tout, nous donne le gouvernement par les masses, le seul qui ne soit point responsable, et où la tyrannie est sans bornes, car elle s'appelle *la loi*. Aussi regardé-je la Famille et non l'Individu comme le véritable élément social. Sous ce rapport, au

(1) Ces pages étaient écrites, quand je me suis aperçu que M. Paul Bourget a cité lui-même cette pensée dans la préface de l'édition définitive des *Essais de Psychologie*.

risque d'être regardé comme un esprit rétrograde, je me range du côté de Bossuet et de Bonald... »

Est-ce que ces pensées détachées ne se rapportent pas totalement à l'attitude qu'a prise en son époque M. Paul Bourget ? N'est-ce pas exactement ainsi qu'il se représente lui-même en tous ses écrits ? — Car vous pensez, n'est-ce pas, que j'ai soigneusement découpé ces citations dans quelques articles ou quelques essais de M. Paul Bourget? — Erreur! Toutes ces professions de foi sont de Balzac. Dans l'avant-propos que Balzac a donné à l'édition complète de ses œuvres, entreprise en 1855 par l'éditeur Houssiaux, vous les retrouverez. D'un tel rapprochement, il n'y a rien à conclure : M. Paul Bourget n'a certainement pas épousé de parti pris les opinions de Balzac, d'autant que la mode a changé. Mais né dans le XIXe siècle, il y est resté. Il a des idées vénérables et qui expliquent son succès près des gens vénérables.

S'il plaît à quelques-uns d'entre nous de rechercher dans les écrits des auteurs de l'autre siècle des vues qui, rétrospectivement, les haussent au rang des précurseurs, des grandes intelligences, comme cela se fait à présent pour Proudhon et Saint-Simon, il n'est pas moins curieux de rechercher dans les écrits de nos contemporains ce qui, par anticipation, les rabaisse à la taille de leur génie véritable, les rejette dans le passé et les présente comme autant d'anachroniques personnages entre nous égarés. Car si c'est montrer d'étonnantes vertus d'intelligence qu'annoncer cinquante ou cent années à l'avance ce qui plus tard se passera, c'est assurément en dissimuler beaucoup que

s'attarder à des opinions reléguées déjà dans « le cabinet des antiques ».

Cette rencontre de M. Paul Bourget avec Balzac n'est pas étonnante, au reste. M. Paul Bourget aime beaucoup Balzac. Il a expliqué ce qu'il croit lui devoir en un article décisif (1).

Je me souviens. Il était une heure quand je demandai, bien par hasard, le premier tome du *Père Goriot* dans une de ces éditions dites de cabinet de lecture, qui ont, elles aussi, disparu de nos mœurs. Il en était sept quand je me retrouvai sur le trottoir de la rue Soufflot, ayant achevé l'ouvrage entier. L'hallucination de cette lecture avait été si forte que je trébuchais physiquement. L'intensité du rêve où m'avait plongé Balzac produisit en moi des effets analogues à ceux de l'alcool ou de l'opium. Je demeurai quelques minutes à réapprendre la réalité des choses autour de moi et ma pauvre réalité. Ce phénomène d'ivresse imaginative s'accompagnait d'une si complète impuissance à coordonner mes mouvements que je mis un quart d'heure à gagner le collège Sainte-Barbe où je devais dîner. Il n'y avait pas trois cents mètres à franchir ! Aucun livre ne m'avait procuré auparavant les ravissements d'une pareille exaltation. Aucun ne me les a procurés depuis.

M. Paul Bourget ajoutait, pour donner les raisons qui lui font préférer Balzac à tout autre romancier : « Balzac présente pour l'artiste moderne cet attrait singulier d'avoir été un visionnaire analytique. Il possédait, réunies en lui par une étonnante richesse de nature, ces deux facultés contradictoires : une magie d'évocation qui donne à ses moindres personnages la plus intense couleur de vie, et une acuité de dissection anatomique, qui, derrière chacun de leurs gestes, chacune de leurs paroles, discerne et met à nu les causes. »

Après ces citations, comme il serait facile, séduisant, de montrer comment ces rares qualités se retrouvent dans l'œuvre de M. Paul Bourget, disciple de Balzac ! D'autres l'ont fait. J'avoue que je ne le puis pas. Ce

(1) *Nouvelles Pages de Critique et de Doctrine*, 1922. Deux vol.

serait, à mon sens, « étriquer » la gloire de Balzac, merveilleux historien des mœurs d'une époque. Relisez Balzac : tout son temps y vit. Vous avez des renseignements sur tout ce que les autres historiens n'ont pas dit, jusqu'à des descriptions d'intérieurs incomparablement suggestives. Dans la préface à l'édition Houssiaux, George Sand loue expressément et justement Balzac d'avoir été ce prodigieux historien des mœurs, des costumes, des salons, des campagnes, des taudis, des choses. Il écrivait mal. Il raisonnait trop vite. Il décomposait ses personnages comme des pantins. Mais quel imagier merveilleux ! Quel évocateur précis ! — Eh ! bien qu'y a-t-il de comparable dans les romans de M. Paul Bourget ? Je ne peux pas le dire. C'est un maître flatteur que le romancier du *Démon du Midi* invoque. Il le flatte aussi, sans doute, mais peu. Et pour dire tout mon sentiment, j'avoue que je n'ai point de certitude quant à l'influence que celui-ci déclare avoir reçue de celui-là. Pour ma part, je ne puis la discerner. M. Paul Bourget est sans doute sincère quand il proclame son admiration pour Balzac. Il s'abuse vraisemblablement en pensant qu'il en a subi les effets. Oh ! je n'aurais pas écrit cela naguère ; mais j'ai relu Balzac et Paul Bourget avant d'entreprendre l'essai que voici, à un âge un peu plus avancé que celui que j'avais lorsque je louais M. Bourget de continuer Balzac. Mon erreur fut certaine. Il se peut que je me trompe encore sur le cas du romancier qui nous occupe : pas sur ce point !

Balzac a peint les mœurs. Peut-être l'ambition de M. Paul Bourget a-t-elle été de se faire l'historien des idées. Mais quelles idées ? Toutes celles de son temps ?

— En ce cas, il a mal vu, car il n'a guère présenté que celles qui lui sont chères. Et l'historien ne choisit pas. Taine — si près de Balzac, en un sens — ne lui avait donc pas appris cela? (1)

C'est à propos du *Démon de Midi* que M. Gaston Rageot, émerveillé, notait : « Il y a des romanciers qui ne veulent que conter des histoires dans leurs romans (2). Lorsqu'ils sont très artistes et que leurs histoires sont très belles, ils n'ont pas tort, car, à leur insu même, une signification se dégage de leur œuvre. Je ne crois pas qu'on puisse trouver rien d'aussi inconscient ni involontaire chez Paul Bourget. » Assurément non. Et pourquoi ? C'est que M. Paul Bourget n'est pas très artiste. Un Barrès, un France, un Loti sont des artistes. Les deux premiers joignent aux forces des idées les séductions de la grâce esthétique. Loti est tout impressions. Mais Bourget est tout raisonnement : c'est chez lui come un parti pris d'être exactement le contraire d'un artiste, — et je dirai que c'est une infirmité, comme l'opposé en est une autre. Un écrivain n'a point un génie complet s'il n'est pas artiste, homme de sentiment, poète pour tout dire, autant que doué de sens critique. Et voyez : poète, M. Paul Bourget a publié des vers parfois fort beaux. Mais c'était à son début, rangé dans la cohorte parnassienne, comme un

---

(1) Le Taine des *Origines* lui aussi s'est attaché aux mœurs plus qu'aux idées. Il savait, lui, que les mœurs sont les reflets et les conséquences des idées en cours. S'en tenir à l'idée, c'est croire en la théorie. Représenter les mœurs, c'est respecter les faits même de l'idée.

(2) C'est peut être qu'ils ne font point de distinction entre le conte, l'histoire et le roman... Trois genres différents, pourtant, quoi qu'on puisse laisser penser cette phrase...

jeune homme respectueux des lois édictées par Leconte de Lisle, protagoniste d'une impassibilité à laquelle lui-même n'obéissait pas. Un grand poète comme Leconte de Lisle, un grand poète comme Alfred de Vigny n'auraient pas su cacher leur cœur : leurs dons n'en venaient-ils pas tous ? Ils se trompaient honnêtement en proposant à leurs admirateurs des principes qu'ils croyaient respecter et que sans cesse ils trahissaient. M. Paul Bourget et Sully-Prudhomme, d'accord sur les mêmes principes, les ont plus scrupuleusement observés. Mais ils n'ont pas souvent abordé les rivages poétiques. Et ce n'est pas le vers qui fait la poésie ; c'est plutôt la poésie qui fait le vers, comme elle fait le charme de la prose, la gloire de la peinture, l'harmonie de la sculpture. C'est la poésie qui fait l'art. Et voici pourquoi M. Paul Bourget s'est passé d'art : il n'est pas poète. Cela n'a point échappé à M. G. Rageot lui-même, qui est bien son admirateur le plus complaisant :

« Paul Bourget est d'abord philosophe..., sa première curiosité s'adresse aux idées, aux sentiments, aux états de l'esprit et de la conscience... » — Ce qui, à mon sens, est la caractéristique d'une raison sèche. Le même écrivain nous rappelle, à ce propos, que ce « philosophe » est fils d'un professeur de mathématiques de Clermont-Ferrand, qu'il a fait des études médicales. Ceci explique cela. Au reste, interrogez ses imprimeurs : dans l'écriture, point de spontanéité ; une petite écriture obstinée, une écriture de médecin cherchant sa formule, sans netteté, sans rapidité ; une écriture toute cérébrale, posée, calme sinon lisible, remplissant des pages où les surcharges finissent par

éliminer totalement le texte original ; la réflexion a tout transformé. Pas une image venue de ces régions inexplorées d'où, chez d'autres, les mots jaillissent pour s'aligner dans l'apparence du désordre et finissent par composer sans contrainte des phrases rythmées, harmonieuses, incisives ou larges, riches de sonorités, d'images, belles. Je ne dirai pas qu'il n'y a point d'homme, mais il n'y a point de style chez M. Paul Bourget. Et c'est qu'il n'y a point de cœur. Et si parfois son lecteur découragé laisse tomber le livre ouvert sur sa table ou franchit les pages trop compactes, c'est qu'il est ennuyé : tant de sécheresse étouffe. Je l'ai déjà noté : ses personnages ne vivent point. Or, ce n'est pas que le don d'animer un discours ou un dialogue manque au romancier ; non, c'est qu'il fait discourir ses héros comme des acteurs débitant leur rôle :

« Je suis traditionaliste », dit le Savignan du *Démon* qui, répondant alors à la profession de foi d'un pseudo-radical (Calvières), est bien le héros de prédilection de l'auteur : celui qui parle en son nom, dont les grands livres « font date, comme ceux de Taine! » — M. Paul Bourget aussi est traditionaliste; il a dû l'écrire quelque part. Et sous cette étiquette, voici un personnage planté. Qu'est-ce que cela veut dire ? J'entends le poète :

« *Les bois, les monts, les champs où mes grands morts [vécurent...* (1) »

---

(1) Charles-Brun, *Le Sang des Vignes.* Charles-Brun aussi a été traditionaliste

Les nobles sentiments que voilà évoqués ! La terre des morts, les aïeux, le foyer; nous suivons la norme de nos pères. Et où allons-nous ? — Vers de grandes catastrophes. « Nous conservons les flammes du Passé, mais nous en écartons les cendres », disait Jaurès, ou à peu près. Jaurès aussi était traditionaliste. Peut-on n'être que cela ? Est-ce une opinion complète qui se définit en ce mot. Tradition ? — Au risque de blesser beaucoup de braves gens, il faut reconnaître que la déclaration de Savignan ne signifiait rien par elle-même. Le contexte lui en donne une, sans doute. Mais c'est pour permettre à l'auteur de faire une profession de foi pareille. Alors ? — Je sais bien qu'on m'invoquera ici l'autorité de Taine, à qui nous devons tout autant qu'à Comte et qu'à Darwin. Mais Taine avait une conscience plus large des problèmes humains, — je veux dire *politiques*. Il était résolument déterministe. Et cette position n'eut pas été possible pour lui sans une interprétation préalable non pas de la tradition, mais de ce qui fait la tradition. Sur ce point, M. Paul Bourget l'a mal suivi. Nous l'avons vu : être traditionaliste, pour notre auteur, cela l'a conduit à refaire la profession de foi de Balzac...

Traditionaliste ? Et pourquoi ? Par sentiment ? — Non, par raison toujours, par esprit de caste : c'est plus noble, c'est plus raisonnable. Lisez *Le Démon :* « La démocratie n'est pas un fait nouveau, c'est un fait ancien... » Vous en concluez : c'est un fait normal; un fait nécessaire. Mais M. P. Bourget n'admet point cette conclusion : « Il réapparaît chaque fois qu'un peuple commence à vieillir. » Ainsi, la démocratie chez les peuples est comme l'embonpoint chez les indi-

vidus. D'où cette conclusion d'une autre logique : pour ne pas vieillir, gardons-nous de la démocratie. Et pour ne pas vieillir, arrêtons le vol du temps, conservons les modes de notre jeunesse et celles des temps passés. Vous entendez bien que l'écrivain ne dit pas cela; peut-être ne le pense-t-il point. Mais il le donne à penser : sa dialectique est ainsi faite. L'instinct de préservation sociale — mais préservation de parti! — l'emporte. Ce catholique croit-il? Je ne me permettrais pas de le mettre en doute : il a des préventions qui sont des signes d'aveuglement ; comment un catholique dépourvu de ces œillères que donne la foi admettrait-il la sincérité de l'équation ainsi posée : « Un catholique libéral est un catholique qui aime beaucoup les libéraux et très peu les catholiques ? » C'est ainsi pourtant que s'exprime le défenseur de l'Eglise dont il a poussé très avant le portrait, ce Savignan du *Démon* (une manière de Georges Goyau, — moins l'adultère, évidemment), celui-là même qui stigmatise amèrement « un de ces catholiques au cœur très droit, à l'esprit faux ». Comme on est tenté de définir ainsi M. Paul Bourget lui-même ! Il y en a tant, de ces « cœurs très droits » (qu'est-ce qu'un cœur *très droit*, pourtant ?) et aux esprits faux ! Et tous s'ignorent, bien que tous se jugent. Admirez comment : Savignan collabore à une revue catholique, de bonne tendance. Un jour, il se rend aux bureaux de rédaction de la revue ; il y rencontre le personnel habituel ; conversations sur les sujets du jour; et Savignan, un peu écœuré par les propos entendus, en se retirant, réfléchit : « Voilà pourtant mes compagnons de lutte : des visionnaires et des jaloux, des grippe-sous et des

policiers ! Si les idées qu'ils servent ne les ont pas rendus meilleurs, qu'est-ce qu'elles valent ? » — Et l'auteur, intervenant, ne réfléchit pas que des partisans sont esclaves des positions prises, avant d'être des saints ; non, par un détour admirable de son esprit faussé, il constate : « Mais que vaudraient-ils sans ces idées ! » Telle est la force de M. Paul Bourget : consciente ou non, sa foi en l'idéologie est profonde. Vivant pour des idées, par des idées, dont chacune est un postulat définitivement arrêté dans sa pensée, il vit comme il pense, il n'admet par un instant que les idées puissent ne pas contenir en elles les vertus dont il les pare de bonne foi. Et quand il en arrive à la question nécessaire : « De quoi lui avait servi son catholicisme », il n'hésite pas. Un autre eut conclu simplement : à rien ! M. Paul Bourget croit à l'esprit du mal, à qui seul la doctrine éternelle ne résiste point. Ainsi, tout ce qui n'est ni foi, ni devoir, ni salut, ni conforme aux croyances de l'écrivain est diabolique. N'est-ce pas la vie? Ah! si les sentiments pouvaient jouer leur rôle, dans ces débats... mais non : ils n'existent pas; ils sont bannis par la doctrine. La preuve?

Qu'est-ce que M. Paul Bourget condamne ? Savignan a une maîtresse. Elle est la Tentatrice. Elle ne croit pas. Il s'étonne qu'elle ait pourtant une conscience. Et que dit cette femme, pour contrarier son catholique amant, pour manifester l'hérésie ? Lisez : « J'ai vu alors que les idées ne sont rien. Les manières de sentir sont tout. » Ah ! la bonne heure ! Voici une femme qui vit : elle interprète... Mais non. Quatre lignes plus loin, que lisons-nous ? — C'est l'auteur qui explique :

« Elle avait pour énoncer ces éternels sophismes de la passion révoltée... »

Est-ce bien là qu'est le sophisme ? Quelle déduction veut-on que le lecteur emporte de textes si clairs ? L'absence de cœur — et j'appelle le cœur cet élément de l'esprit qui le tempère par les impressions de la vie, par le sentiment et par la passion — l'absence de cœur et le mépris de la vie que je constate à chaque page, d'où proviennent-ils ? Si nous n'avions pas eu, dans l'histoire, d'autres témoignages de cet asséchement que peut provoquer, même hors de l'ascétisme, la discipline chrétienne, chez certains êtres, chez les plus fervents — et notamment chez les prêtres, impassibles devant toutes les douleurs d'autrui, quoique charitables et généreux, quoique dévoués et tendus par la sollicitude — peut-être ne comprendrions-nous point, — et nous faudrait-il souvenir que l'écrivain qui nous occupe, fils de mathématicien (esprit positif) fit des études de médecine : et le médecin lui aussi est insensible à la souffrance de ses patients.

Et comme nous voici loin de Balzac, si naïf dans la description des états sentimentaux, si sincère en ses débordements comme en ses irritations ! et loin de Taine, aussi, le Taine qui, dans le roman inachevé que nous avons de lui — et que M. Paul Bourget a préfacé si intelligemment — a montré tant de sensibilité !

II

DU DISCIPLE AU DEMON DE MIDI

Pour écrire comme on vient de le faire, pour déchirer ainsi les voiles flatteusement tendus autour d'une œuvre dont on se proposait d'offrir ici l'éloge, il faut renoncer à plaire. J'en demande pardon, mais je ne saurais pas louer ce que j'apprécie s'il ne m'était permis d'en séparer d'abord tout ce qui me paraît faux. On se rendra compte, sans doute, que je n'ai pas la moindre intention destructice quand on verra faite la part des choses. La sécheresse que je constate dans l'œuvre de M. Paul Bourget et que j'ai trouvée aussi dans sa personne, cette absence de sentiment et de poésie qui fait l'infirmité de son œuvre, ce parti-pris rétrograde, conservateur, réactionnaire qui fait l'infirmité de sa pensée partout ailleurs que dans l'ordre politique — car l'ordre politique, ici, n'est pas intéressant — ils modifient certainement les lignes de la statue morale dressée par les admirateurs de l'écrivain du *Disciple*. Ils ne doivent pas l'abattre. Si je ne l'aime plus, parce que je n'aime ni les idées fausses ni les personnages neutres, je l'estime encore, et très haut. Comment ne s'inclinerait-on pas devant un effort aussi

monumental ? Je suis très reconnaissant à M. Paul Bourget d'avoir construit une œuvre si riche, si abondante, si vaste et d'avoir accordé tant de prix à la vertu des idées, en un temps où les écrivains ne se soucient plus guère de rien penser. Je suis convaincu que son influence a été heureuse, et je me flatte de l'avoir subie. Ah! s'il avait eu la grâce de Charles Maurras, quels ravages n'eût-il pas commis dans la société, ailleurs qu'en littérature ! Il n'est pas nécessaire d'avoir du talent pour faire un bon architecte, un savant ingénieur ou un grand remueur de principes. Auguste Comte n'avait pas de talent, Proudhon non plus. Descartes non plus. Et je ne crois pas qu'Einstein en ait davantage. Cela ne les empêcha point d'être de très grands esprits. Au rebours, voyez donc le cas de M. Bergson qui a trop de talent, et qui, dans quelques années, n'aura plus d'influence. Si M. Paul Bourget est grand par quelque chose — et j'en suis convaincu — c'est par l'esprit et ce n'est que par l'esprit. On regrette qu'il n'ait pas orienté ses recherches dans des directions moins incertaines. On ne peut pas se dérober au respect qu'impose son œuvre. Il n'y en a pas beaucoup, dans ce moment, qui offrent des proportions comparables. N'est-ce pas lui rendre pleinement justice ?

Et s'il faut pénétrer dans le monument, que ce soit d'un pas décidé par la franchise des intentions. Il est de très larges proportions. Mais tant de parties ressemblent les unes aux autres qu'il n'est point indispensable de les visiter toutes avec le même soin. Aussi bien, c'est aux parties les plus patiemment ornées qu'il sied d'accorder le plus grand intérêt. Et tout de suite,

je vais risquer un choix. L'œuvre de M. Paul Bourget ne s'étaie pas sur moins de soixante volumes, environ. Ele est celle d'un très grand travailleur. Mais nous n'allons pas, ici, offrir l'analyse d'un si grand nombre de volumes. Ce serait fastidieux. Parmi les romans, heureusement pour le critique, deux, par leur caractère, le retentissement qu'ils ont eu et le prix qu'ils comportent à nos yeux, doivent être placés hors de la collection. Je veux parler du *Disciple* et du *Démon de Midi*. Quand M. Paul Bourget n'aurait écrit que ces deux œuvres, il serait assuré contre tous les risques que comporte la gloire viagère. Tant de grands penseurs ont été les hommes d'un seul livre; songez à *Adolphe*, à *Dominique !* C'est dans cette lignée qu'il faut placer *Le Disciple*. Quant à l'autre, qui est assurément une très grande œuvre, il m'est moins aisé de n'en rien discuter; mais c'est évidemment en raison du haut intérêt qu'elle suscite. — Enfin, M. Paul Bourget est l'auteur de ces deux volumes publiés sous le titre : *Essais de Psychologie Contemporaine*, où l'on a voulu voir le bilan intellectuel du « stupide XIXe siècle ». Ce sont des pages d'une très forte pensée. Et mon avis serait que, plus que ses romans, les travaux critiques de M. Paul Bourget révèlent l'étendue d'un esprit véritablement avide. Quand nous aurons étudié ces trois ouvrages et considéré les sommets d'une œuvre si fertile, nous aurons chance de connaître notre auteur, et l'obligation de le respecter fort.

LE DISCIPLE

On connaît la thèse de ce maître livre : pour lui assigner une place dans la hiérarchie des œuvres de son

siècle, j'ai cité tout à l'heure quelques livres types. La comparaison ne va pas plus loin. Le personnage de Greslou, qui est le disciple, est chargé, dans l'esprit de l'auteur, de nous représenter tous les aboutissants d'une doctrine mauvaise. Il est le prototype d'une génération formée selon de mauvais principes. Et ce n'est pas un cas unique que le sien, puisque dans *Les Déracinés* (dont le titre est emprunté à Taine), Maurice Barrès a fait, sur un plan plus vaste, un procès analogue. Ces livres sont les témoignages d'une époque, — et d'une époque qui n'a peut-être pas pris fin.

L'accueil fait par la critique à ce roman de M. Paul Bourget fut triomphal. J'ai eu la curiosité de rechercher l'article de Ferdinand Brunetière. Et je ne saurais mieux résumer la thèse de l'ouvrage qu'en citant Brunetière :

« Les idées agissent-elles, ou n'agissent-elles pas sur les mœurs? Un poète, un auteur dramatique, un romancier surtout (qu'on lit et qu'on relit), un philosophe, un savant même, ne doivent-ils pas se regarder comme ayant un peu charge d'âmes? Les « vérités » qu'ils proclament, — qui ne sont trop souvent que les erreurs de la veille ou les préjugés du lendemain, — peuvent-ils les mettre à si haut prix que de n'avoir égard, en les répandant, ni au scandale qu'elles soulèveront, ni à ce qu'elles ébranlent d'autres « vérités » peut-être, ni aux conséquences qui en sortiront? Ils n'écrivent, disent-ils, que pour eux-mêmes et quelques lecteurs triés... Mais, à travers l'espace et le temps, si leurs doctrines, une fois jetées dans le monde, y vivent, s'y développent, font enfin des disciples parmi cette foule obscure à laquelle, quoiqu'ils en disent, ils

demandent au moins l'hommage de son admiration, n'en seront-ils pas tenus à bon droit pour comptables, responsables, et au besoin coupables? Leur sera-t-il permis alors de plaider l'innocence de leurs intentions? Les laisserons-nous dire qu'on les a mal compris en suivant leurs leçons; qu'ils ne les ont données que pour n'être pas appliquées; et qu'en démontrant, par exemple, que nous ne pouvons rien sur nous ni contre nos passions, cela signifiait en leur langue qu'il y faut résister tout de même ? (1) »

Voilà donc la thèse. Et voici la fable : Adrien Sixte a un élève auquel il enseigne ce qu'il croit. Et qu'est-ce qu'il croit? — Il a lu Dosteïewski, il a lu Tolstoï, cet homme. Il a dû lire aussi Stendhal. Peut-être a-t-il eu le tort de les prendre au sérieux et de croire, en effet, en l'existence des « vérités »... Mais M. Paul Bourget aussi a sa vérité; il a même ses disciples... Jusque-là donc, rien de repréhensible en Adrien Sixte. Il fait son métier d'éducateur comme tous les éducateurs, évidemment. Il enseigne comme on l'a enseigné, sans se soucier assez des retentissements que peut avoir sa pensée dans le cerveau d'autrui, sans comprendre que l'éducation consiste avant toute chose en la déformation — d'ordinaire, on dit formation, c'est la même chose et c'est moins juste — des esprits. Dès qu'ils se mêlent d'instruire, les maîtres et surtout les pédagogues professionnels croient devoir conformer les cerveaux à l'image de ce qu'ils croient être le leur. Les vertus, les dons, les penchants de l'élève, est-ce que

---

(1) Ferdinand Brunetière : A propos du *Disciple*. — *Revue des Deux-Mondes*, 1er juillet 1889.

cela compte? — Le procès fait par M. Paul Bourget à Adrien Sixte s'adresse en réalité à tous les maîtres, à tous les professeurs, et jusqu'aux instituteurs. Je demande pardon de me citer, mais c'est à peu près le procès que, pour ma part, j'ai intenté à toute l'Université dans mon ouvrage *Les Crânes bourrés*. Je regrette de n'avoir pas songé en écrivant cet ouvrage à évoquer la personnalité synthétique d'Adrien Sixte. En 1918, ce personnage était encore vrai, ou réel. Il n'a pas cessé de l'être ,pas plus que la réalité des *Déracinés* n'a cessé d'être cruelle. Mais voyez le peu de cas que l'on fait des chefs-d'œuvre : deux meilleurs écrivains de ce temps ont en vain dénoncé un péril! Avouez qu'Adrien Sixte, malgré tout, avait plus de chance : on l'écoutait, lui!

Je ne sais pas — je n'ai pas très bien compris — si Robert Greslou écoutait son maître, pour dire le vrai, mais il le subissait. Il y a du neurasthénique et du vaniteux dans ce Greslou. Il lisait les ouvrages de son maître — car l'enseignement de Sixte était livresque, bien entendu — avec l'arrière pensée évidente de les égaler. C'est le reproche que je ferais à M. Bourget : pourquoi avoir choisi pour type un malade, une sorte d'anormal? Cela diminue, à mon sens, la valeur de la thèse et démontre que l'éducation scolaire est mal faite : est-ce que l'esprit de ce garçon n'aurait pas dû être redressé plus tôt ? — Mais passons. Robert Greslou a une élève : une jeune fille. Naturellement, il l'aime. Il l'aime par calcul, mais il l'aime aussi par instinct. Qu'est-ce qu'il va faire de cette élève? — Un disciple. Eh! oui! Robert Greslou, disciple d'Adrien Sixte, veut avoir aussi des disciples. Et ce qu'il lui enseigne, c'est

ce qu'il croit, c'est ce qu'il a lu et plus ou moins bien interprété. Il a lu Sixte. Il « bourre le crâne » de son élève avec du Sixte, mais du Sixte corrigé, annoté, faussé par Robert Greslou. En sorte que la responsabilité des premiers maîtres me paraît néanmoins assez indirecte.

Qu'est-ce qui arrive? — Il arrive que la jeune fille, naturellement, aime celui qui l'aime, que le mysticisme de l'amour le plus romantique s'empare d'eux : ils décident de s'aimer, — mais pour ne pas avoir à rougir de leur amour, ils mourront ensemble, aussitôt qu'ils se seront aimés pour de bon. La jeune fille suit le programme jusqu'au bout : elle s'empoisonne. Mais Greslou n'est pas si bête. Il disparaît : c'est plus simple. C'est moins romantique, pourtant : et je vois ici la preuve que ses lectures n'avaient pas annihilé chez lui tout esprit de logique. Mais il ne l'emportera pas en paradis. Ici, la thèse devient un scénario, avec des arrestations, un acquittement et une exécution sommaire... Est-ce que vraiment Sixte est responsable de tout cela? — M. Paul Bourget le croit. Il le croit, parce que Robert Greslou ne vit pas comme il pense. On lui a enseigné à penser pour vivre... Mais — et c'est moi qui interprète — on ne lui a peut-être pas appris à vivre. Cela a son importance ; je ne suis pas certain que l'auteur l'ait aperçue. La grande affaire, pour M. Paul Bourget, c'est de vivre comme on pense. Il aime beaucoup cette formule. Nous la retrouverons.

Je laisse maintenant l'ouvrage lui-même de côté : mon espoir est d'avoir réussi à montrer tout l'intérêt, toute la valeur d'un tel livre. Les idées qui s'y trouvent exposées en font le poids et le mérite. Un livre qui

nourrit tant de discussions est, à n'en pas douter, un grand livre. Et je dis : un grand livre, plus volontiers qu'un bon roman. Car les personnages de M. Paul Bourget j'en ai la conviction, ne sont pas vrais. Ils sont montés en systèmes, comme des pièces d'horlogerie, très complexes, très étonnants, — mais (Brunetière en convient), ils ne sont pas *vrais*. Je souligne ce mot parce que j'évoque l'autorité de Brunetière : il n'hésitait pas à dire au contraire que ces personnages lui paraissaient vrais, mais il ajoutait qu'ils n'étaient pas *réels*. Or, on savait que le vrai pouvait n'être pas vraisemblable; il ne m'apparaît pas que quelque chose puisse être vrai dans l'objectivité sans être *réel*. Un personnage est une réalité concrète, il me semble. Si cette réalité n'est pas vraie, ou si sa vérité n'est pas réelle, eh! bien c'est que ce personnage n'existe pas! Les personnages de M. Paul Bourget existent pourtant, mais dans la fiction des idées plus que dans le mouvement de la vie. La fin du roman est un peu feuilletonnesque, à mon sens. Mais si le roman n'a pas tous les mérites, le livre en lui-même les a pour le roman. Et je répète que c'est un grand livre.

Ne serait-il pas tel qu'on ne saurait étudier l'œuvre de M. Paul Bourget sans s'y arrêter largement. Il y a un peu plus de trente ans qu'il est paru (1889) et c'est un livre historique. Quelle en était exactement la portée? Brunetière en concluait qu' « il y a des limites à l'audace de la spéculation philosophique » et que « toutes les fois qu'une doctrine aboutira par voie de conséquence logique à mettre en question les principes sur lesquels la société repose, elle sera fausse, n'en faites pas de doute; et l'erreur en aura pour me-

sure de son énormité la gravité du mal même qu'elle sera coupable de causer à la société ». Je cite, parce qu'il serait très difficile d'exprimer avec plus de bonheur les convictions sociales de M. Paul Bourget. Mais qu'est-ce à dire? Nulle réforme n'est plus souhaitable dans la société? Les principes sont-ils immuables? N'y a-t-il jamais une valeur à réviser? Je sais et j'en suis d'accord avec notre auteur que ce qui est *humain* n'est pas absolu. Tout ce qui est humain n'est pas heureux. Tout ce qui est humain n'est pas flatteur pour l'homme. Et l'homme ne serait pas humain lui-même s'il n'était d'abord une particule sociale. Mais pourtant, il est des besoins humains, des aspirations humaines, qui doivent être satisfaits. On ne saurait y parvenir sans réformes. Toute réforme — les réformes sont à la société ce qu'une réparation est au corps de logis — suppose une subordination de principes, une transmutation de principes. Les principes eux-mêmes ne sont que les théorèmes des doctrines. Et toute doctrine sociale, plus ou moins, « par voie de conséquence logique » aboutit « à mettre en question » sinon tous les principes « sur lesquels la société repose » une partie du moins de ces principes. Toutes les doctrines seraient donc mauvaises, à ce compte? Je pose la question parce qu'elle apparaît paradoxale et par là opposée, assurément, à la conviction de M. Paul Bourget. Mais si j'avais à répondre, ce serait par une affirmation très nette. Car toute doctrine — qui n'a pas soutenu la sienne? — est absolue. Et tout ce qui est absolu est trop rigoureux pour être juste. C'est même, à mon sens, sur quoi repose toute l'erreur de l'œuvre de M. Paul Bourget : cette œuvre est l'illustration d'une doctrine évidem-

ment juste dans l'esprit de son auteur. Mais illustrer une doctrine avant que d'avoir pris soin d'en démontrer la vérité intrinsèque, la vérité absolue, c'est, pour les dialecticiens, faire un travail inutile. Il suffit que M. Paul Bourget ne m'ait point convaincu pour que je doute qu'il ait convaincu tous ses lecteurs. Il suffirait que beaucoup de ses lecteurs doutassent de la vérité de sa doctrine pour qu'elle leur apparût insuffisamment étayée et, pour tout dire, un peu puérile. Il en va de même, sans doute, pour toutes les doctrines. Et, par l'expérience, leur vanité s'éprouve... Ce qui est arrivé à Sixte par la fantaisie de M. Paul Bourget peut en définitive arriver demain à M. Paul Bourget lui-même, si tel est notre bon plaisir. Brunetière écrivait : « Si jamais ces pages doivent passer sous les yeux du « maître », de l'illustre Adrien Sixte lui-même, je l'entends qui ricane de mépris, à moins qu'il ne me taxe, en haussant les épaules, de « lâcheté », d'impertinence » et de « mauvaise foi ». Ainsi, souvent, en usent avec ceux qui se déclarent moins convaincus qu'eux-mêmes de l'évidence de leurs démonstrations, ces grands amis de la « vérité », et après tout, cela même n'est-il pas une assez belle preuve de la sincérité de leurs convictions? » Et pourquoi ne remplacerais-je pas dans cette citation le nom de Sixte par celui de son inventeur? Sera-t-elle moins exacte? — Au reste, l'aventure s'est produite. Un homme, un philosophe, s'est reconnu dans Sixte. C'était même un ami, un maître de M. Paul Bourget. Mais comme la candeur, l'humilité et la bonne foi étaient en lui aussi fermes que le cœur et l'esprit, j'imagine qu'il a, lui, plutôt pleuré que ricané. En tout cas, il a écrit à M. Paul

Bourget. Et nous avons sa lettre, à propos du *Disciple*. Sixte était l'auteur fameux, quoique imaginaire, de la *Théorie des passions*. Et Taine a écrit quelque part : « C'est la passion qui a la raison pour vêtement ». Et Taine a écrit à M. Bourget, au lendemain du *Disciple* :

« Votre livre m'a touché en ce que j'ai de plus intime ». Et cet aveu venait après une critique très réfléchie dont il est intéressant de reproduire ici le principal :

« ...Pour l'effet d'ensemble, il (votre livre) m'a été très pénible, je dirai, presque, douloureux. Deux impressions surnagent, et, à mon sens, toutes deux sont regrettables.

« La première, surtout pour les gens qui n'ont pas des convictions fortes et bien raisonnées en fait de morale, c'est que Greslou mérite de l'indulgence, il n'est qu'à demi coupable. Beaucoup de jeunes gens non encore enracinés dans la vie et tous les hommes plus ou moins *déracinés* (1) le trouveront intéressant, presque sympathique... « Pour le philosophe, dit M. Sixte, il n'y a ni crime, ni vertu... La théorie du bien et du mal n'a d'autre sens que de marquer un ensemble de conventions quelquefois utiles, quelquefois puériles. » Là-dessus, et avec l'autobiographie de Greslou à l'appui, nombre de lecteurs et de lectrices garderont vaguement dans l'arrière-fond de leur esprit la formule de Sixte ; ils l'admettront, ou du moins ils la tolèreront comme la conclusion du livre, et cette conclusion est contre la morale.

---

(1) Retenons ce mot là ! le voici pour la première fois usité en ce sens.

« La seconde impression sera surtout celle des gens engagés dans la vie pratique et munis de convictions morales bien arrêtées. Ils se sentiront pris, comme les premiers, dans l'engrenage de votre horlogerie psychologique, mais ce qu'ils éprouveront, quand ils seront tirés par le jeu des rouages, sera de la répugnance, et non de la complaisance, et enfin quand ils verront le grand ressort central de tout le mécanisme, je veux dire la théorie des lois naturelles et le déterminisme, ils s'y heurteront, ils voudront le briser. Ils nieront la vérité capitale qui régit toutes les sciences... Ils jugeront que le déterminisme psychologique absout le crime... et leur conclusion sera contre la science.

« Discrédit de la morale, ou discrédit de la science, voilà les deux impressions totales que laisse le livre. Je viens de les éprouver une seconde fois, à la seconde lecture, elles alternaient en moi, et j'en ai souffert. » (1)

La lettre continuait par une critique assez forte du personnage de Sixte qui, aux yeux de Taine, jouit, dans le livre, d'un prestige et d'une autorité que l'auteur n'a pas assez étudié, il n'a pas expérimenté sa doctrine, il n'a pas vécu dans le monde réel, il n'a pas voyagé, il ne se tient point au courant des événements de son époque, il ne peut donc avoir de sens critique, il ignore les hommes... Et l'on ne peut s'interdire de penser que cette critique de Taine, juste au fond, le disculpait lui-même. Ne semblait-il pas protester : mais

(1) Il est inutile de noter que cette sévérité nous paraît exagérée. Mais comment ne pas souligner la position des appréciations formulées en même temps par Taine et Brunetière ?

ce Sixte ne me ressemble que très superficiellement! Ma vie, mes études, mes connaissances sont autres que les siennes. Et par un retour des choses assez curieux, voici que nous serions tentés d'attribuer à M. Paul Bourget lui-même les insuffisances dont Taine l'accuse d'avoir chargé son personnage...

« ...Avec cette ignorance colossale, poursuivait en effet l'auteur des *Origines*, il se permet de conclure sur le monde social et le moral, de réduire la notion du bien et du mal à une conviction utile ou puérile! Un ami savant, un philosophe n'a jamais parlé ainsi. Voyez sur la même question ce que disent Stuart Mill et Herbert Spencer... »

Toujours le même reproche, mais cette fois ce n'est plus à Sixte, c'est à M. Paul Bourget lui-même que Taine paraît dire : vous n'avez pas assez étudié...

« ...Les noms de bon et de mauvais, de vice et de vertu ne sont pas des termes de convention, des qualifications arbitraires; ils expriment l'essence des actes et des individus. Car on ne peut considérer l'individu à part que par une abstraction ou suppression factice... »

Suppression ou abstraction, il semble que M. Paul Bourget l'ait commise un peu dans tous ses ouvrages, en dépit de leurs ambitions sociales : il est bien vrai que ses personnages vivent seuls devant nous, non dans la société en fonction de laquelle ils sont tels que nous les devrions voir...

« Je lui conseille (à Sixte) pour compenser le mal qu'il a fait, d'étudier l'histoire du droit, des institutions, des vérités économiques et sociales... » — Est-ce bien au fantôme de Sixte que le conseil s'adresse? —

Et notez que le livre tout entier accuse en définitif la morale de Sixte, clichée en réduction sur celle de Taine, d'avoir déterminé les actes de Greslou. Or, écrit Taine : « Il (Sixte) n'aura pas besoin pour cela de renoncer au déterminisme psychologique, au contraire ». L'historien défend son système avec chaleur, et c'est sa conclusion : « Selon moi, impossible sans le déterminisme de fonder le droit de punir, la justice du châtiment... »

Et retenons ceci, qui n'était autre chose qu'une prophétie pleinement réalisée depuis, adressée sans détour à l'auteur du *Disciple* lui-même : « Peut-être la voie que vous prenez, votre idée de l'inconnaissable, d'un au-delà, d'un *noumène*, vous conduira-t-elle vers un port mystique, vers une forme du christianisme. Si vous y trouvez le repos et la santé de l'âme, je vous y saluerai non moins amicalement qu'aujourd'hui. »

*
* *

LE DÉMON DE MIDI

Le salut de Taine n'est plus possible. Mais il avait vu juste. M. Paul Bourget a-t-il trouvé le repos et la santé de l'âme dans cette forme du christianisme qu'est le catholicisme le plus intransigeant? Je ne le saurais dire. Quant au « port mystique », à l'aboutissement de cette courbe psychologique, c'est assurément dans les deux volumes compacts du *Démon de Midi* que nous en trouvons la plus complète expression. Encore un très beau livre, très nourri, très étudié, mais que je crois très faux. La fable en est très simple : Savignan

est le théoricien laïque mais incontesté de la tradition chrétienne, le défenseur de l'Eglise et du catholicisme intégral. Il a l'âge du retour, celui du milieu (quarante-trois ans) : « *A Sagittâ volante in die, a negotio peram hulante in tenebris ab incursu et dœmonio meridiano* », dit Le Livre : « Tu ne redouteras ni la flèche qui vole pendant le jour, ni la peste qui marche dans les ténèbres, ni la contagion qui ravage en plein midi. » Et cette contagion, c'est la tentation du *dœmonium meridianum*, un véritable Démon, la tentation du milieu du jour — ou du milieu de la vie. Nous allons donc assister à la tentation, au péché du chrétien et à l'expiation, car il faut que ce livre bien pensé soit un livre édifiant.

Savignan fut jeune, pauvre et amoureux. Celle qu'il aimait a épousé un autre homme, un peu moins jeune, beaucoup plus riche, pas du tout amoureux. Il a beaucoup souffert de son abandon, ce qui ne l'a point empêché de se marier, d'avoir un fils, de devenir célèbre, puis veuf. Originaire de Clermont-Ferrand, comme M. Paul Bourget, il est le défenseur très respecté des idées de M. Paul Bourget. Et un beau jour les prêtres, s'accordant avec un grand industriel radical, le sieur Calvières, proposent une candidature législative à Savignan en lui représentant comme un devoir absolu la nécessité de s'y soumettre : cela permettra au grand industriel de se venger des hommes politiques qu'il a précédemment fait élire et qui l'ont abandonné, et aux prêtres d'avoir un député sûr à la Chambre en la personne de Savignan qui se laisse entraîner. Le romancier ne dit pas si c'est là que commence l'intervention démoniaque, mais il est permis de le supposer, car les

tentations ne cesseront plus que pour alterner avec les remords. Vous avez déjà deviné, en effet, que l'ancienne fiancée de Savignan n'est autre que l'actuelle Mme Calvières, que le chaste défenseur de la tradition catholique se trouvera repris par ses souvenirs comme par les charmes persistants de celle qu'il aima, — il cherche en vain à s'y dérober : quelques heures avant de quitter le lieu de la tentation, Mme Calvières et Savignan sont dans le même lit. Ça y est : le Démon de Midi devrait être satisfait. L'adultère est commis. La foi n'est pas reniée, mais le doute est proche, car déjà la ferveur est dissipée.

Savignan serait peut-être le plus heureux des hommes s'il n'était le père d'un grand garçon de vingt ans, presque son camarade, dont il a surveillé de très près l'éducation, dont il a fait presque un saint, très fort dans l'art d'interpréter les Ecritures, très pur, très chaste, très naïf, très confiant en son « admirable père ». Ce fils, c'est pour Savignan sa vie d'honnête homme : son foyer, son espoir, son souci. Sa maîtresse, au contraire, c'est l'autre existence, celle qu'il doit cacher, celle qui met en défaut les beaux principes si bien défendus jusqu'ici dans les livres édifiants et les journaux bien pensants. La situation de cet homme est cruelle : il voudrait bien renoncer au péché, mais c'est le péché qui ne veut pas renoncer à lui. Mentir à son fils lui est douloureux. Et ce garçon lui donne bien du souci : ne subit-il pas l'ascendant d'un prêtre interdit, d'un hérésiarque qui, s'érigeant contre les decrets romains, prétend réformer l'Eglise, l'assainir, lui restituer sa simple noblesse des siècles primitifs? Savignan ne peut souffrir les idées de réforme. Un prêtre

interdit lui fait horreur. L'idée que son fils admire un tel homme, quoique sans aller jusqu'à l'approuver, lui est odieuse. Il fait ce qu'il peut pour lutter contre cette influence mauvaise. Mais il ne peut pas grand chose : il connaît sa faiblesse qui est d'avoir péché.

Le prêtre interdit n'est pas un réformateur de petite taille. C'est un homme vertueux, chaste, mais terriblement exalté. Il assure que les prêtres ont reçu du Christ l'autorisation de se marier. Alors il épouse une jeune fille qui est comme par hasard celle que le fils de Savignan devait épouser lui-même.

Il en résulte chez le jeune homme un certain trouble. Mais ça ne fait rien : son estime pour l'hérésiarque demeure entière, quoique sa peine soit grande. Il offre à Dieu son amour en holocauste. Et c'est très beau, très naïf, très touchant. Pourquoi diable! l'interdit a-t-il publié un livre virulent contre Rome? Et pourquoi Savignan, désireux de reconquérir pleinement son influence sur son fils, écrit-il sur ce livre un article destructeur? C'est cela qui va tout gâter. La chose écrite par Savignan détruit dans l'esprit du jeune homme les mauvais effets de la chose écrite par le mauvais prêtre, mais elle n'anéantit pas l'estime qu'il professe encore pour celui-ci. En revanche, elle détermine chez l'hérésiarque une irritation faite de rancune et de dépit bien propre à favoriser les desseins vengeurs de Calvières.

Car, ainsi que vous vous en doutez, Calvières a été mis au courant de l'infidélité de sa femme. Le refus de candidature de Savignan achèverait de le convaincre, si ce n'était fait déjà. L'époux trompé, un parvenu orgueilleux, s'empare des lettres d'amour, et tout bonne-

ment il s'en va proposer à la victime de Savignan, au défroqué marié, de démasquer la perfidie du grand historien en faisant publiquement l'étalage de ces lettres d'amour : le défenseur de la famille, des droits du père, le théoricien de l'autorité romaine et le chrétien si rigoureusement attaché aux principes de la vertu définie par les lois de l'Eglise ne saurait résister à cette exécution. Elle est fatale. Elle va se produire. Son rival la considère plutôt comme un devoir que comme un triomphe personnel. Il faudrait, pour l'éviter, un miracle.

Et le miracle intervient. L'ancienne fiancée du fils de Savignan, la femme du prêtre excommunié, comprend que l'honneur de son mari s'oppose à une vengeance aussi basse. Elle va chercher l'amoureux éconduit. Elle l'amène chez son mari, et là les deux hommes, dont l'amitié fut si sincère, en viennent aux mains, puis un coup de revolver éclate — et le fils de Savignan râle, assassiné par son maître. Cette péripétie dramatique compose un noble dévouement. Savignan arrive. Il assiste à la mort de son fils qui pardonne à tous et qui offre au Ciel sa vie comme il avait plus tôt sacrifié son amour, pour que son père et le prêtre assassin, mais pardonné, reviennent à la Vérité de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Ainsi soit-il.

Mme Calvières, elle, reviendra chez son époux, car Savignan refuse de l'accueillir dans sa vie, et l'auteur semble trouver cela très bien. Est-ce que le malheur d'un père et sa religion exigent qu'il se conduise en mufle à l'égard d'une femme dont il a fait le malheur et qui demeurait prête à lui tout sacrifier? — Je

n'ai pas compris. Mais peu importe. Cette fable est ainsi faite que les devoirs de la religion y paraissent contraires à tout ce que la vie nous propose. La pensée de l'auteur n'est pas autre, d'ailleurs.

L'un des personages du *Démon* formule à la dernière ligne la morale du roman : « Il faut, dit-il, vivre comme on pense, si non, tôt ou tard, on finit par penser comme on a vécu. » (1) Pascal avait déjà dit cela : Abêtissez-vous... et vous penserez comme vous pratiquez. Il y a, dans cette conclusion, une vérité psychologique, qui est une vérité de fait : on finit par penser comme on a vécu. Mais la contre partie n'est pas d'une logique absolue. Que signifie cet « *il faut* vivre comme on pense... » ? Qu'il sied de conformer sa vie aux principes que l'on a fait siens ? Mais il y a de faux principes. Et l'épreuve démontre qu'il en est d'inutiles. Les faux mènent à l'erreur, — mettons : à la faute, sociale ou morale. Ils sont donc à évincer. Mais il en est aussi de superflus, issus de préjugés, de croyances saines, d'influences faussées. Et dès lors, l'éthique de M. Paul Bourget ne suffit plus, — ou du moins ne suffit-elle pas pour ceux-là qui n'admettent pas tous les dogmes dont sa doctrine est tissée. Ne vivront-ils point, ceux qui pensent inutilement ? Les principes se vérifient vrais, faux ou superflus dans l'empirisme de la vie. Oserait-on contester à l'individu la liberté de les éprouver ? Quelques croyants, quelques fanatiques font de leurs existences des principes. Ces êtres exceptionnels et que le mysticisme

---

(1) On retrouve aussi dans *Le Tribun* cette idée déjà évoquée plus haut.

promet à tous les dangers de l'observation et de l'exaltation sont-ils des hommes normaux ?

La fable elle-même de M. Paul Bourget comporte une toute autre et non moins belle interprétation : ces prêtres, ce Fauchon révolté, Savignan, son fils, que sont-ils ? — Des mystiques. Au moment où ils entrent dans l'aventure, les voici perdus. L'un devient assassin, l'autre parjure. La foi qui les soutient tant que l'épreuve ne se présente pas — et c'est un sophisme de transformer en *tentations* les épreuves diverses de la vie, — la foi qui peut donner à leur bonheur tranquille une base, se révèle bien insuffisante, à l'instant où commence la vie réelle. J'attends qu'un auteur sincère, doué de sentiment, apporte dans l'étude de ce problème une attention victorieuse, qu'il me démontre la puissance des idées contre les faits, la vérité des principes contre la vie. Cette œuvre là sera humaine. M. Paul Bourget ne l'a point faite. Il ne pouvait pas la faire. Personne ne l'a faite. Et, dans l'ordre psychologique et social à la fois où M. Paul Bourget a introduit la fiction du *Démon de Midi*, c'était pourtant la seule gageure à tenter. On me pardonnera de juger qu'elle demeure entière.

Par ailleurs, il y a dans cette œuvre toute une apologétique que je n'entreprendrai pas de discuter. Aux yeux de beaucoup, l'ouvrage en est grandi. Je répète qu'il perd en vérité humaine tout ce qu'il peut gagner en autorité mystique, et que, comme tel, il est moins une belle œuvre d'art qu'une théorie illustrée. C'est un roman qui a de fortes qualités, mais non pas celles qui d'ordinaire font le prix d'un roman. C'est une démonstration conçue pour les besoins d'une certaine

cause plutôt qu'une démonstration émouvante. Et c'est, somme toute, une réplique du *Disciple*. Ceux qu'une foi sincère en la parole du Christ ne soutient pas la jugeront puérile, car rien n'est moins exact, humainement parlant, qu'une telle exposition de péripéties. Et je ne suis pas du tout certain qu'il convienne d'établir une psychologie pour ceux qui croient, et une autre pour ceux qui doutent ou ne croient pas du tout. Ces hommes agissent et réagissent suivant des causes diverses mais, selon toute apparence, en vertu des mêmes lois psychologiques. Il s'agirait de savoir si les héros de M. Paul Bourget sont chrétiens avant d'être hommes ou s'ils sont hommes avant d'être chrétiens. S'ils sont d'abord des hommes, j'affirme qu'ils sont faux; s'ils sont d'abord des croyants, je n'ai rien à objecter, mais alors ce ne sont pas des êtres semblables à ceux que nous connaissons et dont l'existence nous peut intéresser. Autant vaudrait que l'action du roman fut située dans une autre planète. Et ce serait d'autant plus indiscutable qu'alors nous pourrions faire intervenir, en guise d'explication, la loi de la Relativité...

III

LES GOUTS ET LES ARRETS DE M. PAUL BOURGET

Quant aux autres romans de M. Paul Bourget, ils ont tous, si non au même degré du moins au même ton, le caractère d'études, de « cliniques sociales », et, procédant tous du même point de vue, ils sont tous en défaut sur les mêmes principes : *L'Etape*, *Le Divorce*, *L'Echéance*, *L'Emigré*, *Le Tribun*, qui comptent parmi les mieux réussis, sont bâtis sur l'idée de famille, la « cellule sociale » de Balzac, et prétendent à sa défense contre l'individualisme, contre les atteintes du siècle et de l'esprit démocratique. Suivant cette idée qui lui est chère, l'auteur ne craint pas d'invoquer Bonald, Auguste Comte, Haeckel, à l'appui de sa thèse (1). Est-ce pour rehausser le prestige de son œuvre et lui assurer lui-même une valeur philosophique? — Toujours est-il que, quels qu'ils soient, les divers romans de M. Bourget présentent tous aux mêmes degrés les qualités et les inconvénients dont j'ai tenté de montrer les plus caractéristiques, à propos du *Démon*

(1) Dans un article publié par *Le Matin* à propos de la représentation du *Tribun*.

de Midi et du *Disciple*. Et l'on entend bien qu'on n'aurait pas accordé ici une importance aussi considérable à une œuvre dont les mérites et l'intérêt ne seraient point très considérables aussi. Mais nous ne saurions donner une idée suffisante de l'effort où M. Paul Bourget a donné sa mesure sans nous arrêter à la partie didactique, franchement théorique de son œuvre, je veux dire à ses ouvrages de critique philosophique, littéraire ou sociale. Le secret de ses admirations et de ses réprobations ne sera pas moins instructif pour nous dans le sens révélateur que l'étude de ses ouvrages personnels. Un homme se juge par ce qu'il aime.

Ouvrons donc *Les Essais de Psychologie Contemporaine* que l'auteur définit lui-même : « Une enquête sur la sensibilité française, telle qu'elle s'est manifestée dans les œuvres des écrivains qui en furent, sous le Second Empire, les représentants les plus originaux ». Qui ça, les représentants les plus originaux? — Baudelaire, Renan, Flaubert, Taine, Stendhal, Dumas fils, Leconte de Lisle, les Goncourt, Tourguéniev, Amiel. L'un de ces écrivains doit être évidemment restitué à une autre époque. Mais l'ensemble de l'œuvre forme bien, comme on l'a dit, un inventaire de « cet héritage d'idées et d'émotions légué à leurs successeurs immédiats par la génération des Flaubert, des Taine, des Renan, des Goncourt, des Baudelaire, des Amiel ». Ces noms sont éloquents. Il y faut ajouter ceux de Maupassant, de Mérimée et de Balzac qu'il a loués ailleurs, en plus d'une circonstance, ils disent, ces noms, que M. Paul Bourget n'a pas craint d'aborder des écrivains dont chacun est un cas. Depuis, il a bien avoué de l'admiration pour des esprits d'une envergure plus

réduite : Eug. Melchior de Vogüe, Charles de Pomairols, Thureau-Dangin, Sully-Prudhomme, Emile Boutroux et j'en oublie. Qui donc prononcera encore ces noms là dans dix ans? Mais il faut tenir compte à l'auteur des *Essais* de sa consciencieuse recherche. Je sais qu'elle l'a conduit à bien des doutes. Est-ce qu'un chercheur sincère pourrait ne point douter? « Les jeunes gens héritent de leurs aînés — a dit encore M. Bourget — une façon de goûter la vie qu'ils transmettent eux-mêmes, modifiée par leur expérience propre, à ceux qui viennent ensuite. (1) » Nous ne saurions pas bien ce que l'écrivain nous transmet en ce moment si nous n'avions point la possibilité de savoir ce qu'on lui a transmis, ce qu'il a hérité ou cru hériter de ses aînés.

De Baudelaire, après l'avoir jugé mystique, libertin et analyseur, il a dit : « A travers tant d'égarement, où la soif d'une infinie pureté se mélange à la faim dévorante des joies les plus pimentées de la chair, l'intelligence de l'analyseur y reste cruellement maîtresse d'elle-même. C'est un *Adolphe* et aussi rebelle à l'oubli que l'autre... » Et là-dessus, M. Paul Bourget a composé une dissertation meublée de citations qui est, ma foi, une fort belle chose... mais qui ne semblera une chose vraie à aucun de ceux qui ont lu Baudelaire et l'ont aimé pour sa simplicité.

M. Bourget parle plus loin du pessimisme du poète. Là oui, il a raison, parce que dans le pessimisme il faut découvrir le dégoût de toutes les caresses, l'in-

---

(1) Avant-propos de l'édition de 1885 des *Essais*. La première édition est de 1883.

quiétude de l'esprit, la faiblesse du corps, la nervosité nevropathique enfin d'un malheureux qui s'était laissé aller à trop de dépravations pour conserver une foi. Ne compliquons pas ce cas psychologique si simple et si multiple : à des degrés différents quant au talent, mais au même degré d'intoxication, dans le même état d'abandon moral et de scepticisme, nous en avons connu par douzaine, des Baudelaire qui n'étaient pas moins sincères que le vrai. Est-ce parce qu'ils ont conservé une lucidité parfaite que l'on peut s'étonner de découvrir chez eux ce que M. Bourget appelle « l'esprit d'analyse »? — Mais quand ils exposent leur douleur, dans l'ostentation très recherchée des confessions publiques, sont-ils aussi sincères que lorsqu'ils s'y abandonnent? — Je sais bien qu'il faut compter avec l'œuvre; il ne faudrait même compter qu'avec l'œuvre. Eh! bien l'œuvre de Baudelaire est une confession publique, mais cyniquement agravée, et tristement endolorie, si j'ose dire. Est-ce l'aveu d'un libertin ? Le libertin passe, court, heureux : il ne pleure pas! Il ne réclame pas d'amours frelatées de cocaïne, une félicité éternelle. Il livre son corps à la joie qui passe, mais il garde son esprit. Un dévoyé triste qui avait une grande âme, beaucoup de talent et aucune volonté, il me semble que voilà Baudelaire. L'artiste feint de se confier tout entier dans son art, mais cela ne signifie pas qu'un effort lui soit nécessaire pour cela. Baudelaire avait trop cherché à s'évader hors du réel pour demeurer vrai. Et ceux qui se proclament aujourd'hui avec le plus de passion les admirateurs du poète se procurent de l'opium avant de chanter ses

vers ; ils s'imaginent sans doute que cela leur donnera les moyens d'en faire eux-mêmes, et de plus beaux. Ce n'est, au reste, pas impossible (1).

M. Paul Bourget passe pour un Stendhalien, pour un beyliste très fervent. Chacun lui sait gré de cela. Ce qu'il a écrit sur le premier romancier du siècle formerait un fort volume (2). Je ne m'aventurerai pas dans cette forêt qu'est Stendhal sans craindre de m'y égarer. M. Paul Bourget me fut un bon guide, qui a consacré à l'auteur de la *Chartreuse* une étude un peu froide, un peu systématique, peut-être, mais trop vraiment sympathique pour n'être pas juste. C'est une assez curieuse idée que de voir en Beyle un homme d'action : ç'a été un voyageur forcé, un homme « actionné » plutôt qu'un homme d'action, un gros naïf que l'aventure roulait de pays en pays, mais sa finesse et son charme ont été, il me semble, bien expliqués par M. Bourget, — évidemment un peu trop soucieux pourtant, de transformer en apôtre du classicisme un romancier doué d'une fantaisie du meilleur aloi... Mais classique ou non c'est un privilège de Stendhal que celui-là : invoqué par les écrivains les plus respectueux du grand Siècle comme un maître incontestable, il pourrait l'être aussi bien par les romantiques et les fantaisistes les plus fanatiques!

M. Paul Bourget a dit quelque part que les deux

---

(1) Un exemple au moins en est célèbre, au temps où nous vivons encore. Et j'en sais d'autres.

(2) Outre l'essai des *Essais* enrichis d'appendices sur la personne de Stendhal, l'homme et l'enfant, consulter aussi *Nouvelles Pages de Critique et de Doctrine* (t. I) : Deux discours sur Stendhal.

maîtres du roman du XIXe siècle étaient Balzac et Stendhal. Je crois pour de nombreux arguments que Stendhal est le plus grand : il sera longtemps le plus agréable à lire. Mais Flaubert ne vient-il pas sur une stèle voisine? — Ah! c'est toute une opposition, sans doute, qu'entre ces deux noms il faut marquer : l'un est aussi soucieux de cacher ses impressions personnelles que l'autre l'en est peu. Mais malgré ce souci?... L'étrange est que ce soit dans le plus intime, dans le moins discret que M. Paul Bourget reconnaisse un classique, tandis qu'il dénonce un romantique dans celui qui s'est montré le plus réservé. Je sais bien que ces « différenciations » d'une subtilité toute casuistique reposent sur d'autres constatations. Mais s'attarder ainsi à classer ce qui n'est point classable, n'est-ce pas un jeu puéril? Il est de toute évidence que M. Paul Bourget n'aime point Flaubert. Il ne dissimule pas, pourtant, que son œuvre a fait impression sur lui. Mais visiblement elle l'intimide. Il y trouve un « noble et fier défaut... le mal de la perfection ». N'est-ce pas un bizarre jugement ? Mais passons... et interprétons à notre guise : nous reconnaissons volontiers aux autres les défauts qui nous manquent, car il ne suffit pas d'une paille et d'une poutre pour engendrer une absolue vérité.

Une des raisons qui m'avaient fait naguère admirer M. P. Bourget, ç'a été assurément son goût pour Leconte de Lisle. Il est bien vrai qu'il n'y a pas eu plus fier ni plus intelligent artiste que celui-là. Mais peut-on aimer Leconte de Lisle et ne pas comprendre Flaubert ? Peut-on aimer à la fois Leconte de Lisle et Sully-Prudhomme? Voilà bien ce qui me paraît curieux dans

le cas de M. Paul Bourget. Il se demande à propos de Leconte de Lisle s'il n'a pas « exécuté le programme d'un art tout contemporain, par suite aussi vivant qu'original »? Si c'était là une des raisons que l'on puisse avoir d'aimer Leconte de Lisle, vraiment je ne comprendrais pas. De Baudelaire à Leconte de Lisle, il n'y a pas loin. Mais justement Baudelaire fut résolument moderne : Leconte de Lisle prit la résolution contraire. Leconte de Lisle cachait ses plaies, qui étaient celles de l'orgueil blessé, du talent méconnu. Celles que Baudelaire étalait étaient moins dignes, parfois, mais non pas moins cruelles. Or ils ont fait une œuvre également personnelle, dont les séductions sont différentes, dont les impressions sont pourtant identiques : même désespérance, même conscience de l'injustice humaine, même pressentiment de la vanité de la vie. Par des procédés et des goûts opposés, ils en sont venus aux mêmes résultats. Je me doute bien que cela paraîtra discutable, — quoique M. Paul Bourget ait, chez l'un et chez l'autre distingué les traits d'un pessimisme analogue. Mais qui a dit :

Vertu, douleur, pensée, espérance, remords,
Amour qui traversais l'univers d'un coup d'aile,
Qu'êtes-vous devenus? L'âme, qu'a-t-on fait d'elle?
Qu'a-t-on fait de l'esprit silencieux des morts?

Est-ce Leconte de Lisle? Est-ce Baudelaire? Celui qui n'a pas dans sa mémoire présents à l'esprit les vers du poème dont je détache ceux-ci — et qu'à dessein je choisis parmi ceux qu'a cités M. Paul Bourget — ne le saurait dire.

Quel est celui qui appela la Mort.

Qui parcourt, comme un prince inspectant sa maison,
Le cimetière immense et froid, sans horizon,
Où gisent, aux lueurs d'un soleil blanc et terne,
Les peuples de l'histoire ancienne et moderne.

Voila quatre vers de l'un, quatre vers de l'autre. Vous ne distinguez pas entre eux, quant au fond, sinon quant à la forme... Et je m'étonne que M. Paul Bourget qui a l'art des rapprochements, qui établit une ressemblance curieuse entre Baudelaire et Benjamin Constant, qui retrouva Romeo et Juliette dans le *Rouge et le Noir*, comme il y retrouva *Monte-Cristo*, je m'étonne que M. Paul Bourget n'ait point aperçu cette parenté. Il a aperçu autre chose : il tient Leconte de Lisle pour le réconciliateur de la science et de la poésie. Et chacun, sur un auteur donnant à penser, glose à son gré. Leconte de Lisle était-il plus savant que Hugo? La qualité d'un poème est-elle fonction de la dose de science dont il est imprégné? Ce sont là vagabondages de l'esprit auxquels M. Paul Bourget a pu se complaire. Je n'en distingue pas l'intérêt littéraire.

Les théories des Goncourt sur le style n'ont point séduit M. Paul Bourget. Mais on lui sait gré d'avoir montré à la fois de la sympathie et de l'intelligence pour leur effort. Il a parlé d'eux avec une émotion qui ne lui est pas commune. Et l'on regrette seulement qu'il ne les ait pas suivis dans sa carrière, assurément ses romans y eussent gagné en souplesse et en vérité. Quoi qu'il en soit les Goncourt, Leconte de Lisle, Flaubert, Stendhal, Baudelaire ont été vus par l'auteur

du *Disciple* comme de grands artistes, — et cela nous garantit contre un doute qui eut été pénible.

Il y aurait une étude à composer à propos de l'influence de Taine sur M. Paul Bourget (1) qui fut grande (et sur laquelle nous nous étendrons en parlant de Taine lui-même) et une autre à propos de l'influence d'Alexandre Dumas fils. Alexandre Dumas fils, au théâtre, détermina sans aucun doute l'orientation où le lancèrent Paul Hervieu, Henry Bataille et même MM. Henry Bernstein, de Porto-Riche et quelques autres : les maîtres de ce qu'on nomme à présent le théâtre et parmi lesquels M. Paul Bourget a conquis sa place. Cette influence d'Alexandre Dumas fils fut incontestable. Il est curieux qu'elle se soit étendue hors du théâtre à un romancier à qui les apparences attribuaient jusqu'ici une autre filiation. Car c'est là que notre romancier semble rejoindre M. Marcel Prévost. En effet, je n'exagère point : ce n'est pas moi qui, sur le même plan que celui de Stendhal, ai placé Alexandre Dumas fils. Ecoutez M. Paul Bourget, dupe d'une amitié touchante :

« Lorsqu'un homme de lettres a remué son époque au degré où l'a fait M. Alexandre Dumas fils; lorsque dans ses romans, et à force de pénétrer profondément dans le vif et les entrailles de cette époque, il a créé des types devenus du premier coup populaires, que dans ses comédies il a transformé le monde du théâtre et marqué cet art difficile d'une ineffaçable empreinte, que dans ses brochures et ses préfaces

---

(1) Il faut lire l'essai de M. Bourget sur Taine : le problème du *Disciple* y est déjà posé et résolu.

il a jeté son mot, et un mot indépendant, sur vingt questions vitales de la société, — ce n'est pas dans un chapitre de livre que l'on peut avoir la prétention de résumer toute cette œuvre, d'étreindre toute cette esthétique, de ramasser toute cette psychologie... Dans cette suite d'études consacrées aux conducteurs d'esprits, sous le second Empire... je devais arriver à ce maître exceptionnel... A qui se proposerait d'épuiser cet ample sujet, un fragment de volume ne suffirait point. Il y faudrait le volume entier ».

D'où vient que ce volume n'ait jamais été fait? Vous doutiez-vous qu'Alexandre Dumas fils eut pris tant d'importance et dut en conserver autant? Ainsi, pendant plus de trente ans il a remué son époque et nous n'avons pas gardé de lui un souvenir plus fidèle? Alexandre Dumas fils, c'est l'auteur de la *Dame aux Camélias*. Ses autres œuvres ne sont plus jouées, et chacun sait que lorsque Mme Sarah Bernhardt ne sera plus — tout de même! cela arrivera bien un jour! — on ne jouera sans doute plus aussi souvent *La Dame aux Camélias*. Alors, Dumas fils rejoindra Scribe dans un oubli presque légitime. Ce sera douloureux, puisqu'il a contribué à former toute une génération d'auteurs; mais ceux-ci ne survivront guère à sa mémoire. Et, dans vingt ans, les lecteurs de M. Paul Bourget ne seront pas peu surpris d'apprendre que ce remueur d'époque n'a conquis qu'une gloire temporaire.

Il faut tout de même bien une justice. Villiers de l'Isle Adam, Rémy de Gourmont, Leconte de Lisle lui-même, et Baudelaire, et Verlaine, Emmanuel Signoret, les Guérin, Jean de Tinan, nos meilleurs poètes,

nos meilleurs penseurs ont vécu dans l'indifférence cependant que Dumas fils se prélassait dans la gloire, et vous jugeriez bon que cette gloire durât, quand commence seulement celle des vrais créateurs? Nous surprendrions ici M. Paul Bourget en pleine aberration, en défaut absolu de sens critique si d'abord les pages auxquelles nous faisons allusion n'étaient datées de 1883 et si M. Paul Bourget lui-même n'avait pas subi beaucoup plus qu'on ne le pense, l'influence de Dumas fils. Ainsi, poète, il a imité Leconte de Lisle (1). Théoricien et philosophe, il est le disciple déclaré de Taine. Romancier, il a cru suivre Balzac et j'ai montré qu'il n'en était rien. Mais ses intrigues à deux fins — théâtre et roman —, ces fils naturels qui surgissent à tout instant dans son œuvre, ces fiancées retrouvées, ces séducteurs, ces maris abusés, d'où viennent-ils? De Dumas, parbleu! L'ambition de M. Paul Bourget est définie en effet par ces deux noms : Balzac et Taine. Mais son métier véritable, c'est dans Dumas fils qu'il le fallait aller chercher. Nous y arrivons par un long détour, au fil d'une recherche pleine d'imprévu, mais nous y arrivons. Et lisez *L'Emigré*. N'est-ce pas tout à la fois un roman et un drame de Dumas fils?

M. Paul Bourget nous prouvera très sincèrement — comme M. Marcel Prévost, sans doute, s'il avait le goût de ces démonstrations intellectuelles — qu'il y avait dans l'auteur de *l'Ami des femmes* un vrai moraliste — tout comme il y en a un sans doute en la

(1) Ce serait aisé à prouver par des citations. Mais la place nous manque.

personne de M. Henri Lavedan et deux dans les frères Fischer — parce que la psychologie dérive de la morale et que — comme M. Paul Bourget lui-même — Dumas était un grand psychologue. Il vous démontrera aussi qu'il fut un analyste de l'amour fort judicieux : comme Stendhal! Et vous pensiez peut-être que ce dramaturge brutal était un sceptique, un nihiliste ? Eh ! bien pas du tout : lisez M. Paul Bourget, vous apprendrez que c'était un mystique. Il se manifestait en lui un réel besoin d'au delà. Ajoutez qu'il fut un écrivain très représentatif de son temps, et vous aurez le portrait peint par un de ses admirateurs de M. Paul Bourget... non! je veux dire de Dumas fils. Mais à tout prendre, je ne saurais plus distinguer entre eux, quant au fond. Il y a présomption d'une culture plus vaste, plus profonde, plus sérieuse chez le plus jeune, parce qu'il y a le témoignage d'une curiosité plus grande. Mais je ne crois pas me tromper en disant ici de cette ressemblance qu'elle est l'indice d'une parenté véritable.

Serait-il donc vrai, le mot de cet ironiste qui disait: Un mélange de Taine, de Balzac, de Saint François de Salle et d'Alexandre Dumas fils, tel est Paul Bourget, — écrivain original? « Les jeunes gens héritent de leurs aînés une façon de gouter la vie qu'ils transmettent eux-mêmes à ceux qui viennent ensuite. »

***

Ce qui égare nos jugements, chaque fois qu'une œuvre d'art ou de littérature est en question, c'est ce préjugé qu'il ne peut y avoir que de bons ou de

mauvais auteurs, de grands ou de petits artistes. Est-ce bien tout à fait cela? N'y a-t-il pas plus tôt, de bons livres et de belles œuvres? Un même artiste, un même écrivain peuvent, dans le cours d'une carrière, accomplir aussi bien de faibles ouvrages que de puissants travaux. Quand un créateur a conquis le succès, nous décidons que toutes ses productions, *a priori*, doivent être intéressantes. S'il s'agit d'un homme de lettres, tous ses livres font prime : ils participeront de la littérature. S'agit-il d'un artiste d'un autre ordre? Tous ses tableaux, toutes ses statues sont des chefs-d'œuvre. Plus tard, on les recherchera tous également. Leur prix sera le même. Dans les papiers secrets des morts, on fouillera avec avidité. Et l'ombre de la statue couvrira les défaillances des œuvres. Telle est la commune logique des critiques.

Ici, nous avons voulu suivre un autre principe : eut-il ce qu'on nomme du génie et que l'on ignore si complètement, un écrivain pas plus qu'un peintre n'est un producteur de chefs-d'œuvre. Appelons chefs-d'œuvre les ouvrages complets et sans défaut. L'écrivain, dans notre société, écrit des livres : c'est son métier.. Il écrit bien ou mal, peu importe : il écrit pour écrire et pour gagner sa vie des pages que des ouvriers typographes imprimeront pour gagner leur vie et celle de leur patron et que pour la même raison les libraires vendront. Lire est devenu un besoin public. Il faut pouvoir offrir des livres au public, et, finalement, c'est à quoi servent auteurs, éditeurs, imprimeurs et libraires. On achète un livre comme on achète un tapis et pour un motif analogue. Au théâtre, même vérité : il faut beaucoup de pièces

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

nouvelles chaque année pour alimenter beaucoup de débouchés. Il ne suffit ni de savoir peindre, ni de savoir écrire, ni d'être auteur dramatique pour réaliser des œuvres dignes de figurer au répertoire de de ces exceptions historiques que sont les grands livres, les tableaux de maîtres et les œuvres dramatiques durablement jouables. Tout autre principe de critique, à mon sens, est mauvais, ou faux, parce que la constance du talent, l'égalité de l'esprit ne sont point des vertus humaines et parce que je ne crois point à la survie des dieux, même déguisés en sur-hommes. Il convient donc de rechercher les œuvres, non les hommes.

Je sais bien que beaucoup de contemporains ont cru devoir chercher les hommes à travers les œuvres et expliquer les œuvres par les hommes. Quel singulier métier! Pourquoi ne pas prendre l'auteur d'un livre pour tel qu'il se donne? Qu'importent ses jouets d'enfant, ses maîtresses et son état pathologique? Est-ce l'embonpoint de Renan qui expliquera jamais ses sentiments d'hérésiarque? A quoi bon fouiller tant de tiroirs et exhumer tant de pauvres lettres d'amour ou de détresse? N'a-t-on jamais dit que la vérité, dans les lettres d'amour ? Que voulez-vous savoir ? Hommes, nous nous abusons nous-mêmes, sans cesse. Nous ne nous connaissons point. Qui saurait se flatter de comprendre un autre homme? Chaque auteur, en mourant, fait un legs à tous les hommes. Dans l'héritage nous avons la liberté de choisir ce qui vaut la peine d'être sauvé de l'oubli. Et cherchez des exemples : Corneille en mourant, entre autres patients travaux, laissait trente quatre pièces de théâtre ou tragédies.

Combien sont célèbres ou simplement jouables? Quatre! Déjà, dans Chateaubriand, nous avons du choisir. Le temps n'use pas seulement les pierres ; il ne fatigue pas que les arbres; il épuise aussi les mots et s'il vole c'est pour emporter sur son aile, avec les souvenirs inutiles, les écrits sans résistance. L'homme est pour peu de chose dans ce choix. Le malheureux Corneille ou l'orgueilleux Chateaubriand eussent-ils été tout autres qu'on nous les représente — et ils furent certainement autres — que les œuvres demeureraient ce qu'elles sont; — c'est cela seul qui compte, en définitive, et tout le reste est vain.

Eh! bien si je confesse ici cette façon de penser, c'est évidemment pour qu'il me soit permis de dire : l'image que je vous ai donnée de M. Paul Bourget n'est peut-être pas complète, ni d'une fidélité irréprochable. Je n'en sais rien. Que demain un autre écrivain, avec une sincérité égale à la mienne, cherche à faire un portrait moral, un portrait d'âme et d'œuvre comme j'ai tenté d'achever celui-ci, et sans aucun doute il fera quelque chose de fort différent. En critique, il n'est jamais rien de définitif. En musique, le virtuose interprète à sa guise des partitions que d'autres interprètent avec un sens très différent. L'œuvre de M. Paul Bourget n'est point une sonate. C'est tout de même l'œuvre d'un homme. J'ai fait ce que j'ai pu pour en dégager le sens et l'harmonie. Et si des craintes me viennent à l'instant de conclure, n'est-ce point que cette œuvre est affligeante? Un art qui ne permet ni joie, ni bonheur, ni plaisir passager est-il un art aimable?

L'ŒUVRE DE M. P. BOURGET

Romans

Cruelle Enigme, suivi de Profils Perdus..... 1 vol.
Un Crime d'Amour..... 1 vol.
André Cornélis ..... 1 vol.
Mensonges..... 1 vol.
Physiologie de l'Amour Moderne..... 1 vol.
Le Disciple ..... 1 vol.
Un cœur de femme..... 1 vol.
Terre Promise ..... 1 vol.
Cosmopolis ..... 1 vol.
Une Idylle Tragique..... 1 vol.
La Duchesse Bleue ..... 1 vol.
Le Fantôme..... 1 vol.
L'Etape..... 1 vol.
Un Divorce ..... 1 vol.
L'Emigré..... 1 vol.
Le Démon de Midi..... 2 vol.
Le Sens de la Mort..... 1 vol.
Lazarine..... 1 vol.
Nemésis ..... 1 vol.
Laurence Albani ..... 1 vol.
L'Ecuyère..... 1 vol.
Un Drame dans le Monde..... 1 vol.

Nouvelles

L'Irréparable..... 1 vol.
Pastels et Eaux-fortes..... 1 vol.
François Vernantes..... 1 vol.
Un Saint..... 1 vol.

Recommencements ..... 1 vol.
Voyageuses ..... 1 vol.
Complications sentimentales ..... 1 vol.
Drames de famille ..... 1 vol.
Un homme d'affaires ..... 1 vol.
Monique ..... 1 vol.
L'Eau Profonde ..... 1 vol.
Les Deux Sœurs ..... 1 vol.
Les Détours du Cœur ..... 1 vol.
La Dame qui a perdu son peintre ..... 1 vol.
L'Envers du décor ..... 1 vol.
Le Justicier ..... 1 vol.
Anomalies ..... 1 vol.

Théâtre

Un Divorce (en coll. avec M. A. Cury) ..... 1 vol.
La Barricade ..... 1 vol.
Un Cas de Conscience (en coll. avec S. Basset) ..... 1 vol.
L'Emigré ..... 1 vol.
Le Tribun ..... 1 vol.

Poésies

La Vie inquiète, Petits Poèmes, Edel, Les Aveux, Poésies inédites ..... 2 vol.

Voyages

Outre-Mer ..... 2 vol.
Sensations d'Italie ..... 1 vol.

Critique

Essais de Psychologie Contemporaine ..... 2 vol.
Etudes et Portraits ..... 3 vol.
Pages de Critique et de Doctrine ..... 2 vol.
Nouvelles Pages de Critique et de Doctrine ..... 2 vol.

Univer.itas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

QUELQUES DATES

1852 — Naissance de M. Paul Bourget à Amiens.

1883 — Publication des *Essais de Psychologie contemporaine.*

1889 — Publication du *Disciple.*

1894 — Election de M. Paul Bourget à l'Académie française.

1908 — Première représentation de *L'Emigré* au théâtre de « La Renaissance ».

1910 — Première représentation de *La Barricade* au théâtre du « Vaudeville ».

1910 — Première représentation d'*Un Cas de Conscience* à la « Comédie-Française ».

1911 — Première représentation du *Tribun* au théâtre du « Vaudeville ».

1912 — Première représentation de *La Crise* au théâtre de « La Porte-Saint-Martin ».

1914 — Publication du *Démon de Midi.*

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE PUBLICITÉ

ÉTABLISSEMENTS A. DESNOËS

ANGERS
26-28, Boulevard du Château

PARIS
2, rue Monge (Ve)

CÉLÉBRITÉS D'HIER

Collection Critique

(2e Série)

Mistral . . . . . .
(*Paru*, **3 fr. 75**)

Verlaine . . . . . .

Samain. . . . . .

Baudelaire. . . . . .

Huysmans . . . . . .

Guy de Maupassant . . . .

Rostand . . . . . .

Mirbeau . . . . . .

Zola. . . . . .

Taine . . . . . .

Rodin. . . . . .

Debussy . . . . . .

Le **Carnet-Critique** publie, à partir de Juillet, une nouvelle collection critique, littéraire, philosophique, théâtrale, artistique et musicale.

Chaque étude paraît en élégante plaquette, dans le format du *Carnet-Critique*.

Chaque plaquette comprend :

1° Un portrait de l'auteur commenté ;
2° Une biographie ;
3° Une étude générale ;
4° Une bibliographie complète, dates de publication, noms des éditeurs, prix des ouvrages, etc., le tout formant un véritable document mis à la portée du public à un prix extrêmement modique.

12 MONOGRAPHIES (voir la liste ci-contre) par MM. Jean Desthieux ; Paul Blanchart ; Georges Mongrédien ; Roger Peltier ; Haubault de la Haulte-Chambre ; Paul Lombard ; Kolney ; Charles Saunier ; Gustave Kahn.

Abonnements à la série complète :

Édition ordinaire	**France** . .	**36 fr.**
	Étranger .	**40 fr.**
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée)	**France**. . .	**125 fr.**
	Étranger .	**130 fr.**
sur papier Japon (numérotée)	**France**. . ;	**175 fr.**
	Étranger .	**180 fr.**

Prix de l'exemplaire séparé :

Édition ordinaire	**France**. .	Variable
	Étranger .	—
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée)	**France**. . .	**15 fr.**
	Étranger .	**16 fr.**
sur papier Japon (numérotée)	**France** . .	**20 fr.**
	Étranger .	**21 fr.**

Le prix des abonnements est **garanti contre toute augmentation.**

Le prix des exemplaires séparés est **susceptible de majoration.**

LIBRAIRIE PLON

Œuvres de Paul BOURGET

ROMANS ET NOUVELLES

Un Drame dans le monde . . 55e mille 7.50
Lazarine, 116e mille 7.50
Anomalies, 30e mille. 7.50
L'Écuyère, 40e mille. 7.50
Le sens de la mort, 145e m. 7.50
**Laurence Albani*, 50e mille 7.50
Le Démon de midi, 73e m. 1 vol 15 fr.
L'Émigré, 75e mille 7.50
L'Étape, 89e mille, 2 vol. . . 15 fr.
Un Divorce, 100e mille . . . 7.50
Némésis, 65e mille . . . . . 6 fr.
Le Fantôme, 37e mille. . . . 7.50
Le Justicier, 38e mille. . . . 6 fr.
**L'envers du décor*, 20e mille 7.50
La Dame qui a perdu son peintre, 25e mille 7.50
Les Détours du cœur, 30e m. 7.50
Les Deux Sœurs, 34e mille. 7.50
**Drames de famille*, 34e m. 7.50
L'Eau profonde, 32e mille. . 7.50
Complications sentimentales Édit. déf. 7.50
Un Homme d'Affaires, 20e m. 6 fr.
**Monique*, 29e mille . . . . . 7 fr.
Pastels et Eaux-fortes, Éd. d. 6 fr.
Voyageuses, Éd. déf. 7.50
L'Irréparable, Éd. déf. . . . 7.50
Physiologie de l'Amour moderne, Éd. déf. 7.50
Un Cœur de femme, Éd. déf. 9 fr.
Le Disciple, Éd. déf. 7.50
Mensonges, Éd. déf. . . . . 10 fr.
Cosmopolis, Éd. déf. 2 vol. 14 fr.
Terre promise, Éd. déf. . . . 10 fr.
La Duchesse bleue, Éd. déf. 7.50
Cruelle énigme, Éd. déf. . . 7 fr.
Une Idylle tragique, Éd. déf. 10 fr.
Un crime d'Amour, Éd. déf. 7.50
André Cornélis, Éd. déf. . . 7.50
**Un Saint*, Éd. déf. . . . . 7 fr.
Recommencements, Éd. déf. . 7 fr.

CRITIQUE — VOYAGES — THÉATRE

Essais de psychologie contemporaine, 2 vol. Éd. déf. . . . . 15 fr.
Sensations d'Italie, 31e mille 7.50
Outre-Mer, 2 vol. Éd. déf. 15 fr.
Pages de Critique et de Doctrine, 7e mille, 2 vol. . . . . 15 fr.
Nouvelles pages de Critique et de Doctrine. 7.50
Un Divorce, Pièce, 6e Éd. 6 fr.
Études et Portraits, 3 volumes 7e mille, chaque volume 7.50
Un cas de conscience . . . . . 7 fr.
La Barricade, Chronique de 1910 11e mille. . . . . 7 fr.
Le Tribun, Chronique de 1911, Prix . . . . . 6 fr.

IMPRIMEURS-ÉDITEURS — PLON-NOURRIT et Cie
8, Rue Garancière, PARIS

a39003 002514023b

CE PQ 2199
.Z5J4 1922
CO2 JEAN-DESTHIE PAUL BOURGET
ACC# 1220842

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 08 05 02 21 5